

Guerre économique et nouvelle mondialisation

Par Bernard Esambert

Nous vivons depuis les années 60 en état de guerre économique. La conquête des marchés a désormais remplacé celle des territoires. A l'heure de la nouvelle mondialisation, Bernard Esambert, créateur du concept, analyse les évolutions de cette guerre : de nouvelles armes, de nouvelles tactiques en changeant le visage. De nouveaux enjeux planétaires la transforment.

REPERES

« Actuellement, l'échelle a changé : ce sont les nations tout entières qui se font une guerre économique au-dessus des frontières, et l'accélération du rythme des réajustements monétaires en est un indice. Chaque entreprise participe aujourd'hui à cette grande guerre internationale ».

Bernard Esambert, in : Les informations, octobre 1971

Pourquoi parler de guerre économique ?

De 1945, c'est à dire de la fin de la seconde guerre mondiale au début des années 1960, l'Europe et le Japon ont été plongés dans la reconstruction qui a fait suite aux destructions de ce conflit. Pendant cette période, les PNB du Japon et des pays européens ont cru au rythme d'environ 4% par an. Cette expansion économique, qui a été très rapide jusqu'au milieu des années 1970 particulièrement dans les pays développés, a été tirée par le commerce international. Jean Fourastié a qualifié cette période de « trente glorieuses ». Pour ma part, j'exposai dans les termes suivants la situation du monde telle qu'on pouvait la constater au début des années 1990 :

L'économie mondiale se globalise : la conquête de marchés et des technologies a pris la place des anciennes conquêtes territoriales et coloniales. Nous vivons désormais en état de guerre économique mondiale et il ne s'agit pas seulement là d'une récupération du vocabulaire militaire. Ce conflit est réel et ses lignes de force orientent l'action des nations et la vie des individus. L'objet de cette guerre est, pour chaque nation, de créer chez elle emplois et revenus croissants au détriment de ceux de ses voisins. Car, si les économies des nations se sont fait la courte échelle lors de la période des miracles économiques des années 1960 et du début des années 1970, elles se font des croche-pieds depuis que la crise a fait son apparition. C'est en exportant plus de produit, de services, d'« invisibles » que chaque nation essaye de gagner cette guerre d'un nouveau genre dont les entreprises forment les armées et les chômeurs les victimes.

La troisième guerre mondiale a débuté et l'accélération du rythme des réajustements monétaires depuis les années 1970 en est une conséquence et un indice. Pour comprendre aujourd'hui le fonctionnement et la puissance des échanges extérieurs, il convient de se référer

aussi bien à Machiavel qu'à Ricardo ; mais aussi à Clausewitz qui disait que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens : la défense des intérêts des nations et leur rapport de force ont pris maintenant une nouvelle forme.

Les vraies richesses ne sont plus les matières premières, mais les hommes et leur niveau d'éducation, de culture, d'intelligence et leur ardeur au travail. La créativité et l'innovation sont les atouts fondamentaux des entreprises jetées dans le conflit. Le développement scientifique est devenu un facteur important de la guerre. La formation y joue un rôle important : les niveaux d'éducation d'un pays et la capacité d'innovation, de réaction et de mobilisation des entreprises sont liés par une corrélation très forte.

La guerre économique a ses vertus.

C'est par la dynamique que la guerre économique entraîne que le niveau de vie des pays occidentaux, et dans une moindre mesure du tiers monde, s'est accru sans interruption depuis la fin de la seconde guerre mondiale jusqu'en 1974, tandis que le plein emploi était presque atteint et maintenu dans plusieurs grands pays développés.

L'expression « guerre économique » ne signifie pas nécessairement l'existence d'agresseurs dont nous serions les malheureuses victimes. C'est grâce à ses forces vives qu'une nation peut combattre au mieux sur le plan économique.

C'est encore pour l'essentiel au son des trompettes libre-échangistes que se mène aujourd'hui la guerre économique, qui présente cette particularité par rapport à la guerre classique, dont le but, selon Clausewitz, résidait davantage dans la paix à venir que dans la victoire- qu'elle ne peut être gagnée par KO mais « aux points », car chacun des adversaires a intérêt à préserver les autres afin que le combat continue et maintienne ses effets stimulants.

C'est grâce à ses forces vives qu'une nation peut combattre au mieux sur le plan économique.

La compétition mondiale peut-elle se perpétuer à l'identique alors qu'à la guerre classique se sont substituées la guerre larvée révolutionnaire et la peur du grand conflit nucléaire ? Telle est la transposition que l'on pourrait faire des interrogations jaillies de la boîte de Pandore des modernes dramaturges. Ils trouveront dans le constat des attaques portées contre la société de consommation, dans l'impossibilité d'une croissance à l'infini sur une planète limitée en surface et en ressources, dans les maux écologiques d'une terre désormais attaquée en profondeur par l'homme (la climatologie), enfin dans la recherche foisonnante d'une nouvelle éthique des temps modernes -à laquelle je participe- la condamnation de la croissance.

La Mondialisation

Pour passer de la guerre économique à la mondialisation, il n'y a qu'un pas à franchir, celui qui impose dans chaque société le même modèle économique et culturel. Cette mondialisation n'est pas nouvelle, même si elle dépasse les économies-monde chères à I. Wallerstein et Fernand Braudel, c'est-à-dire les zones commerciales centrées sur des cœurs comme ont pu l'être successivement Venise, Amsterdam, Londres et les cités hanséatiques.

Mais aujourd'hui, le successif a fait place à l'instantané. Il y a une économie-monde dotée d'une organisation des échanges dans un marché aux dimensions planétaires, certes encore

inhomogène, mais il n'y a pas un citoyen de la planète, de l'Amazonie au Groenland qui ne consomme les produits que le gigantesque maillage commercial mondial met à sa disposition et qui ne participe peu ou prou à cette nouvelle communion de l'humanité basée sur la propension à se nourrir convenablement, à améliorer son confort et à absorber des images.

Vers une diplomatie économique

La diplomatie fait désormais corps avec l'action économique depuis 40 ans - quand Georges Pompidou invita pour la première fois 15 chefs d'entreprise à le rejoindre à Moscou - et peu de voyages au niveau gouvernemental ne s'achèvent sans un cortège devenu maintenant rituel de contrats signés, en réponse à la prière des chefs d'entreprise au dieu du business « seigneur donnez-nous notre marché-du-siècle quotidien »

Sous l'assurance d'une information qui circule désormais de manière instantanée et se joue des barrières, le grand public se trouve lui aussi impliqué dans ce processus de mondialisation. L'aspiration à un cadre de vie utilisant les techniques modernes de transmission de la parole et de l'image est universelle. Mais quand des entreprises ferment, des usines sont désaffectées, quand le chômage s'accroît, que le niveau de vie menace de baisser, que la misère apparaît ici et là, le désastre ne s'apparente-t-il pas aux conséquences d'une guerre non moins impitoyable que les guerres du passé ?

Aux yeux de certains, les chinois viennent « écumer nos villes et nos campagnes ». Le Vatican lui-même soulignera l'acuité de la compétition entre les nations dans un document publié en 1986 par la commission pontificale Justice et Paix : « l'actuelle compétition technique et économique entre tous les pays, devient effrénée et prend l'allure d'une guerre impitoyable qui ne tient pas compte des effets meurtriers sur les plus faibles ».

Dans le monde globalisé d'aujourd'hui, l'avantage reviendra aux puissances qui auront su intégrer, adapter, façonner le libéralisme dans leur société et être ainsi source d'imitation pour les autres. Le défi n'est pas mince et il devrait inspirer une nouvelle catégorie de Nobel ! Quant à la France, son identité « renfrognée » ne lui permet en rien de faire sourdre une essence qui la distinguerait du reste du monde.

La guerre des trois royaumes

Nous entrons dans une décennie peu exaltante de la guerre de trois empires, les États-Unis, la Chine, l'Europe qui se battent pour l'accès à des ressources rares : les matières premières, les capitaux et les cerveaux. La pseudo douceur du modèle européen est d'une certaine façon un cache-misère. Que l'extrême pauvreté côtoie l'extrême richesse aux États-Unis est dans l'ordre des choses, qu'un pays comme la France ait des soupçons de ghetto est une négation de son modèle. Nous sommes tous confrontés au même défi de la réinsertion de l'ordre marchand à l'intérieur d'un ordre politique et social humanisé. Notre monde est donc gros de tensions et d'espérance.

La France ne peut rester statique au sein du peloton des deux cents nations qui font notre planète. Elle se doit, au travers des ciments reliant ses cultures ses idées et ses institutions, d'ensemencer le monde en valeurs aux contours peut être un peu flous, mais tellement nécessaires pour faire renaître ici et là l'espoir et élargir l'horizon. Ma mémoire m'enracine dans l'irréalité d'un rêve : faire peser les valeurs des Lumières dans les débats les plus brûlants. Dans cet esprit, l'Europe pouvait être un vecteur de l'influence française dans le monde.

Malheureusement, l'Europe n'est pas devenue une Europe puissance et les vues françaises n'y sont pas toujours majoritaires. Au mieux, l'Europe défend désormais mollement son modèle social.

Au mieux, l'Europe défend désormais mollement son modèle social.

Comment ne pas imaginer qu'une France incarnant toutes les fractures du XXe siècle pourrait devenir le fer de lance du plus bel héritage de l'Europe : ces valeurs que les Européens ont eux-mêmes du mal à définir et dont ils croient qu'ils pourront les faire partager au monde entier.

La guerre économique d'aujourd'hui

Une arme nouvelle a fait son apparition dans la panoplie des Etats : le droit extra-territorial appliqué par les Etats-Unis, depuis une dizaine d'années, dès que le dollar est utilisé dans un contrat. Les sociétés soupçonnées de corruption sont ainsi rançonnées à des niveaux qui menacent désormais leur développement. BNP, la Société Générale, Siemens, Alstom-qui sera obligée de vendre sa meilleure moitié, ABN, AMRO, Technip ont pu mesurer comment les Etats-Unis ont utilisé massivement leur privilège de battre monnaie internationale.

La grande innovation de cette guerre économique réside dans l'émergence de son plus important combattant : la Chine. Depuis trente à quarante ans, l'Occident observe et utilise le plus grand atelier industriel du monde. Ce dernier affiche désormais son rôle de grande puissance économique, leçon de politique économique en temps réel. L'onde de choc qui a commencé avec les réformes de DENG Xiao Ping au début des années 80 produit même ses effets dans le secteur médical où nombre d'acheteurs viennent dans l'empire du milieu se disputer des centaines de millions, voire des milliards de masques et de tests pour conjurer la déferlante du Coronavirus.

Paradoxe d'un drame où sa part de responsabilité n'est pas négligeable, la Chine rebondit face à l'inexistence de ses compétiteurs. Le vide laissé par des Etats-Unis en replis n'a pas été comblé par l'Europe. Alors que des dizaines de millions d'emploi sont menacés et que l'activité économique est à l'arrêt, les Etats-membres auront été incapables jusqu'à peu de se donner les moyens de surmonter la tempête qui les menace. L'Europe a besoin d'un traitement de choc conjuguant homogénéité et solidarité. Seul le chômage s'envole, ainsi que la découverte de notre dépendance industrielle à des fournisseurs asiatiques. La relocalisation de la chaîne de valeurs des industries de santé apparaît au sommet des priorités de l'Etat, rejoignant ainsi une préoccupation majeure des combattants européens de la guerre économique : produire davantage en France et en Europe et diversifier plus nos sources d'approvisionnement.

En l'espace de quelques semaines, tous les dirigeants politiques et économiques se poseront la question de savoir s'ils n'ont pas été trop loin dans l'optimisation des chaînes de valeur et tenteront de retisser les filières de production. L'alerte sur l'état du monde aura été claire et brutale.

La nouvelle mondialisation

En ce début de siècle, la puissance économique ne garantit plus l'indépendance. Mais l'apanage des nations développées est de tisser elles-mêmes les fils de leur dépendance. Point n'est besoin de ressources naturelles si l'on en juge par l'exemple du Japon, de Taiwan ou de la Corée du Sud. Dans le jeu actuel des rivalités, des oppositions, des jalousies, des exclusions, il y a le contraire d'un ordre mondial. Seule la guerre économique donne un semblant de cohérence à une planète et à des nations qui restent dominées par la recherche de la croissance économique, pour sortir de la misère, pour se mesurer, pour assouvir un impérialisme.

Dans le jeu actuel des rivalités, des oppositions, des jalousies, des exclusions, il y a le contraire d'un ordre mondial

Et pourtant, rien ne serait plus dangereux que de rejeter nos avancées pour revenir à un monde ancien paré de toutes les vertus. Car la mondialisation accélère la croissance mondiale, réduisant les inégalités entre pays. Mais elle les creuse au sein de chaque nation, abaissant le statut de la classe moyenne, sans supprimer ailleurs la misère. Le monde vit mieux au prix d'effets négatifs qui créent de l'instabilité : pollution, réchauffement global, financiarisation et spéculation, marginalisation de l'éthique qui donne un minimum de fondations au libéralisme économique.

La pandémie actuelle n'arrange rien. L'heure du repli nationaliste va sonner, pensent certains qui attendent d'une dynamique de fragmentation, l'apparition d'un principe de précaution permettant à l'économie de se redéployer en conjuguant indépendance et souveraineté.

Tocqueville disait que les époques démocratiques sont des époques d'innovation, de création, et d'aventure. Si l'on veut approfondir le débat, il faut faire en sorte que tout soit sujet à examen, les statistiques, les théories, les performances technologiques, en créant des forums démocratiques à l'image des think-tanks américains qui réfléchissent et dialoguent entre eux.

Après le Covid-19

Il y aura un avant et un après la pandémie Covid-19, l'enjeu étant le maintien de la vie biologique humaine, mais aussi de la vie économique - alors que, pour la première fois, priorité à la vie humaine, car nous n'acceptons plus la mort. La Chine se sent désormais suffisamment armée pour engager le débat sur le terrain de la concurrence des modèles.

Rêvons d'un droit situé au-dessus des souverainetés étatiques qui rénove le modèle ancien. Et en attendant une économie de guerre sur le climat et un rebond vitaminé par le soutien aux entreprises, il va falloir armer les fantassins, mobiliser l'appareil productif, protéger les civils et faire en sorte que chaque région du monde se transforme en écosystème permettant d'échapper aux dépendances que la crise sanitaire a révélées. Nous français ne pouvons plus dépendre de tiers situés aux antipodes pour les industries de la vie.

Peu importent les formidables dettes en train de se creuser si elles redonnent aux entreprises l'oxygène qui leur est nécessaire. Les participants à la seconde guerre mondiale s'en sont sortis avec des dettes colossales que la croissance économique a permis d'éponger. Il sera temps ensuite, mais très rapidement, de passer de l'infiniment petit à l'échelle planétaire en traitant les problèmes que nous avons créés. Nous avons peuplé la Terre comme si nous disposions de deux ou trois planètes de secours. La multiplication des virus, la pollution, les changements climatiques rapides, peut-être un jour le manque d'oxygène (au 22ème siècle ??) nous démontrent à l'évidence la précarité de notre statut de minuscules humains égarés dans l'univers. La science adossée à la remarquable expansion du numérique nous apportera-t-elle

la solution des problèmes que nous laisserons à nos enfants et petits-enfants ? Nous le saurons bientôt en survivant ou en laissant place à un autre bourgeon de l'un des buissons de l'arbre du vivant.

Quelle issue à la crise à venir ?

En 2008, le pire fut évité par une action de relance concertée, décidée par un G20 à Londres. Le multilatéralisme n'est plus à la mode, singulièrement aux Etats-Unis. Faudra-t-il trouver un new deal basé sur le retour des glorieuses années de la croissance économique effrénée, afin d'écartier une immense régression ? Le libre-échange est-il toujours la solution ou le retour à l'époque des « temps difficiles » de Charles DICKENS ?

La prise de conscience de devoir repenser le sens de la vie en commun, la démesure de nos déplacements, la précipitation de nos vies, notre lecture du monde social, vont-elles nous conduire au « grand soir » ? Probablement non, ou pour peu de temps. Le Covid-19 aura, à tout le moins, été un révélateur de quelques-uns de nos excès et de la promotion de la Santé au statut de bien commun planétaire.

La valeur attribuée à la vie aurait-elle progressé dans l'échelle de nos valeurs ? La réponse dépasse la mathématique des compagnies d'assurance ! Quant aux chevaliers de l'Apocalypse, ils ne tarderont pas à réapparaître. Les blessures qu'infligent sept milliards d'habitants à l'air, au sol et au climat de notre planète vont peser sur le destin de nos enfants et petits-enfants. Que nos dirigeants en prennent conscience, les jours tranquilles sont pour après-demain.